

l'agent américain Martin de Leon, qui avait pris place dans la députation de la veille aux côtés de La Serna. Martin de Leon, *Yankee* dans l'âme, plutôt roué que fin, agissait sourdement sur les esprits afin de détacher du Mexique une de ses plus belles provinces. Son frère, Pancho de Leon, avait été un des chefs de guérillas les plus ardents à harceler les Français dans les deux occupations de Tampico et guerroyait encore. Enfin, son parent Carbajal recevait certainement d'Amérique toutes les armes et les munitions nécessaires à la continuation de la lutte. Martin de Leon, malgré des dehors un peu rudes, se montra fort empressé pour les officiers français, qui durent accepter le lendemain de leur arrivée un splendide banquet arrosé des meilleurs vins, mais où le colonel, par un sentiment de réserve que commandaient les circonstances politiques, refusa d'assister. Les toast patriotiques n'y furent pas oubliés. Au plus fort de la mêlée, le capitaine d'un des escadrons de la contre-guérilla s'esquiva sans bruit et se glissa dans l'ombre hors la ville, où il trouva une cinquantaine de ses cavaliers déjà en selle. Carbajal venait d'être signalé dans un *ranchito* voisin, distant de deux lieues, où il devait passer la nuit avec ses fidèles. La capture du chef rebelle était bonne à tenter; mais au moment où la petite colonne allait s'ébran-

ler, arriva un nouvel espion, apportant la nouvelle qu'à la tombée de la nuit Carbajal, prévenu secrètement, s'était échappé en toute hâte. A ce même moment, Martin de Leon contait tranquillement à ses convives le dernier épisode du combat de San-Antonio, où son parent, vaincu, blessé et perdant son sang, avait pu s'échapper des mains des Français, et c'était notre amphitryon lui-même, ce que nous sûmes plus tard, qui, inquiet de l'absence du colonel Du Pin, avait jeté l'alarme chez le général ennemi en l'avertissant de se tenir sur ses gardes.

Une nouvelle municipalité inaugurant le régime impérial avait été organisée à Sotto-Marina. La Serna, ami de l'ordre avant tout, avait promis son appui contre les guérillas convaincus de banditisme et s'était engagé à donner l'exemple de la résistance en armant ses propres Indiens. Le départ fut arrêté pour le lendemain, 15 septembre, avec d'autant plus de raison que la troupe française avait déjà dévoré les modiques ressources alimentaires de Sotto-Marina, que le maïs était devenu rare même chez les habitants, et qu'à quinze lieues plus loin, sur la route de Matamoros, une *hacienda* nommée *Buena-Vista* (Belle-Vue), qui avait été jusqu'alors respectée par la guerre, devait nous fournir les provisions indispensables. Malheureuse-

ment un nouveau *temporal*, plus violent encore que le premier, s'abattit, dans la nuit même du 15 septembre, sur les terres chaudes. Il fallut renoncer à gagner la campagne. Quarante-huit heures après, les contre-guérillas et les habitants se trouvèrent réduits à la famine, bloqués de toutes parts et privés de toutes communications. La Corona n'était plus franchissable, même en canot, tant elle charriait de grandes pièces de bois arrachées aux berges du fleuve. Sotto-Marina s'élève sur un point légèrement culminant. Les prairies environnantes n'offraient plus qu'une nappe d'eau : il était devenu même impossible de poursuivre le bétail dans les bois. Le peu de maïs qui restait en ville fut réuni sur la place et distribué pour la nourriture des hommes. Nos chevaux, attachés à la corde en plein air, au milieu des boues, durent se contenter de la verdure qu'on coupait dans les arbres ; mais cette dernière ressource fut vite épuisée. Il fallait envoyer les escadrons au vert, si l'on ne voulait voir périr toute la cavalerie ; le vert, c'était l'écorce des arbres. C'était un triste spectacle de voir tous ces chevaux, lâchés en liberté comme un troupeau de moutons, ronger des broussailles épineuses, entourés par un large cercle de contre-guérillas faisant faction et piétinant dans un océan de vase. En sept jours, une trentaine de

ces pauvres bêtes périrent de froid et de faim. Au milieu de ce désastre, un *vaquero* apporta une curieuse nouvelle, qui fit sensation sur es officiers réunis à l'heure du déjeuner autour d'une table vide et en train d'accabler de reproches le camarade chargé des provisions de bouche : ce dernier venait même de déclarer qu'il donnait sa démission d'un emploi trop ingrat. — A six kilomètres de Sotto-Marina, nous apprît le *vaquero*, un sloop américain, après avoir fui la mer devant un gros temps et avoir remonté la Corona, s'était amarré dans une crique à l'abri du courant de la rivière. Il devait avoir un chargement. — Chacun fut bien vite en selle, et malgré cours d'eau et cloaques, nous fîmes une course échevelée à travers bois. Le patron du sloop n'avait à bord que les vivres nécessaires à son modeste équipage. Ému pourtant de notre état et moyennant vingt piastres (100 francs), il nous céda une part de sa cambuse. Bientôt nous rapportions en triomphe cinq kilogrammes de pommes de terre, une grappe d'oignons, quelques feuilles de tabac et deux bouteilles de whiskey. A l'arçon de ma selle, comme une fière dépouille, était suspendue une morue sèche que chacun regardait avec amour. Inutile d'ajouter que le banquet fut splendide, et que l'officier démissionnaire de son grade de chef de table retira sa

note comminatoire. Enfin le 24, l'horizon se dégagait, et le soleil reparut dans toute sa force. Pour remplacer les morts, les *ginetes* de La Serna se lancèrent à la recherche des *manadas*, et le soir ramenèrent une bande toute frémissante de chevaux sauvages qui, le lendemain, au moment où notre cavalerie se mit en route, se mêlèrent dans ses rangs, bondissant de rage sous leurs nouveaux maîtres parfois désarçonnés.

Depuis le départ de Vittoria, le général Mejia n'avait pu donner signe de vie. Les voies défoncées avaient arrêté sa marche sur Matamoros, où Cortina s'était réfugié avec le gros de sa troupe, conservant sur ses derrières une force destinée à nous arrêter et à défendre la ville de San-Fernando, d'où une partie de son artillerie et tout son parc n'avaient pu sortir par suite du *temporal*. La contre-guérilla, laissant la mer à sa droite, se dirigea sur San-Fernando. Au sortir de Sotto-Marina, la route de San-Fernando, quoique encore inondée, s'annonçait large et bien tracée sous la forêt. La longue étape qu'on allait franchir d'une traite jusqu'à l'*hacienda* de Buena-Vista, si on ne voulait pas périr de faim, s'annonçait moins pénible; mais après trois kilomètres de parcours, toute trace de chemin avait disparu. Des *veredas* fréquentées d'habitude par les troupeaux se croisaient en tous

sens. Faute de guide, on s'y fût égaré. Aussi La Serna, précédé de ses hardis *vaqueros*, avait-il tenu à escorter le chef français et à lui faire les honneurs de son propre territoire. Le *gentleman* de la veille aux habits européens avait fait place au véritable *hacendero*, moitié gentilhomme campagnard, moitié homme de guerre prêt au coup de feu. On se plaisait à voir ce cavalier portant avec une mâle prestance le costume national et franchissant les obstacles, emporté sur son noir étalon. À entendre sa parole brève, on comprenait qu'il avait l'habitude de commander et d'être obéi. Vers le soir, d'une poche de cuir il tirait un morceau de viande boucanée, et après son mince repas s'étendait sur le sol du bivouac, le long du feu. Cette sobriété donne le secret de la guerre de partisans. Tout Mexicain, riche ou pauvre, est toujours prêt à vivre en plein air et se condamne sans sourciller aux intempéries comme aux privations. La cigarette est son seul luxe nécessaire.

Trente-huit lieues séparent Sotto-Marina de San-Fernando. Sauf l'*hacienda* de Buena-Vista, où, malgré les dénégations du majordome, nous trouvâmes de grands magasins de maïs dissimulés derrière une double muraille, trois pauvres *ranchos* perdus dans l'immensité sont les seuls gîtes où le voyageur puisse abriter sa tête, sans toutefois pou-

voir s'y restaurer. Le 29 septembre, après cinq jours de route et une étape doublée, la contre-guérilla arrivait vers midi au *rancho* de l'Ermita, au bord du Rio-Tigre, à quatre lieues en dessous de San-Fernando, qu'on avait résolu de tourner. Le *rancho* était plein de poudres. A la même heure, la fraction mexicaine laissée par le général Mejia, sous les ordres du colonel de Perald, à la disposition du chef français et venue de Vittoria par une route plus directe, débouchait au rendez-vous de l'Ermita. Cette troupe avait été moins heureuse que la nôtre dans son trajet, car un de ses officiers et sept hommes s'étaient noyés au passage de la Corona. Le Rio-Tigre, dont les eaux jaunâtres avaient baissé, était profondément encaissé, et ses berges étaient couvertes du limon déposé par les crues. Dans la soirée, à force de travail, nos deux derniers escadrons le franchirent en ne perdant que deux chevaux dans ses vases; lancés sur la ville ennemie, San-Fernando, ils y entrèrent sans coup férir à la chute du jour. Le général Cortina, menacé par le débarquement de six cents marins français établis solidement à Bagdad, petite ville située sur l'embouchure du Rio-Bravo, à cinq lieues environ au-dessous de Matamoros, inquiet par la descente de la division Mejia qui arrivait de Monterey, s'était en effet transporté à Matamoros pour se mettre à

l'abri de notre marche et ne pas se laisser couper de la frontière. Il avait confié la défense de San-Fernando à son lieutenant Palacios, un *vaquero* du voisinage, soutenu par un ramassis d'hommes armés.

San-Fernando, presque entouré par le Rio-Tigre, était défendu par huit pièces de canon qui enfilait le gué du fleuve. La ville dominait à pic le cour du *rio* d'une soixantaine de mètres. Cette position était admirable pour la défensive; si notre troupe eût abordé de front le passage de la rivière, elle eût été écrasée sous le feu des pièces, n'eussent-elles été servies que par une poignée de soldats, à qui il était facile de s'enfuir sans pouvoir être atteints, à cause de la roideur de la rampe. Carbajal d'ailleurs avait visité San-Fernando deux jours auparavant, et après mûr examen du terrain et de ses défenseurs, il avait renoncé pour sa part et conseillé de renoncer à toute tentative contre les *colorados*, dont il redoutait l'élan. Aussi Palacios, se sentant tourné, avait-il pris peur et s'était-il enfui, laissant entre nos mains deux canons de six rayés, un obusier de seize, une pièce de campagne de douze et une magnifique coulevrine en bronze. Cette longue bouche à feu d'origine étrangère méritait les honneurs de la prise. Baptisée *il Phevo*, fondue à Manille en 1780 par Bernardo-Antonio

Guerrero, ornée des armes de Charles III, roi des Espagnes et des Indes, elle était décorée de la Toison d'or et remarquable par le fini de ses gravures bien conservées. Singuliers retours que ceux de la guerre! bizarre fortune que celle de cette couleuvrine, qui d'abord dit adieu aux mers de Chine pour aller tonner au golfe du Mexique, puis, enlevée aux Espagnols par les Mexicains, tombe entre les mains des guérillas et d'une contre-guérilla française! A cette heure, ce bronze plein de souvenirs, fatigué de son demi-tour du monde, repose silencieux dans un musée de Paris.

Le lendemain de notre entrée à San Fernando, nous étions rejoints par le reste de la contre-guérilla et la troupe de Perald, qui avaient franchi difficilement le Rio-Tigre. La population, étonnée de voir l'uniforme français, nous lançait des regards sombres. Trois autres canons de bronze avaient été cachés dans les bois. Après un *speech* un peu accentué du colonel Du Pin, les notables crurent sage de les retrouver. Ils avaient pourtant espéré les sauver du désastre, dans l'attente d'un retour de Cortina après le départ de *los invasores*. A l'extrémité de la ville s'élevait une haute maison voûtée, solidement bâtie et sans fenêtre apparente. Une seule porte y donnait accès; on y pénétra de force. Au fond d'une petite pièce vide on aperce-

vait encore les plinthes d'une porte fraîchement murée. Le socle mal déguisé était noir de poudre écrasée. On fit crouler les pierres, et lorsque les yeux furent habitués à l'obscurité, nous découvrîmes une vaste poudrière. Quatre mille boulets et obus chargés, des projectiles à grille du modèle américain, pareils à ceux que nous recevions sous les murs de Puebla, quatre cents tonneaux de poudre évalués à douze mille kilogrammes, cartouches et capsules d'infanterie, s'y trouvaient accumulés. C'était le fameux parc de Cortina. Le silence qu'avaient gardé les notables sur cette poudrière attestait bien leur hostilité. Une caisse fermée contenait en outre tous les A majuscules et minuscules enlevés à l'imprimerie de l'état de Tamaulipas, qu'on voulait mettre hors de service à l'arrivée du général Mejia. Le fleuve roulait avec fracas. Pour déjouer les projets des républicains, dans la crainte de leur retour offensif, du haut des rochers de la ville, on précipita dans les eaux vaseuses du Rio-Tigre deux mille huit cents projectiles et trois cents barils de poudre. Le reste des barils et les boulets de calibre furent réservés pour l'approvisionnement des pièces de prise; les capsules, qui commençaient à manquer, furent respectées. L'amnistie fut proclamée. Une partie de la bande de Palacios vint aussitôt déposer les armes; mais le chef

demeura caché au fond des bois, déclarant avec emphase qu'il attendait les ordres de Cortina.

Ce même jour, nous parvint la nouvelle de la chute de Matamoros et de la reddition de Cortina. L'ancien gouverneur du Tamaulipas, après avoir franchi le Rio-Bravo, repoussé par les confédérés (1), maîtres encore de Brownsville, située sur l'autre rive du fleuve, était rentré à Matamoros, où il avait extorqué 500,000 piastres aux négociants, sous prétexte de solder sa troupe. Malgré ces rapines, ses soldats ne reçurent rien; 1,500 d'entre eux l'abandonnèrent pour se répandre en guérillas, et le reste menaça de se révolter. Il crut dès lors prudent de se rendre au général Mejia. Cortina, général de brigade de rencontre, le pillard des commerçants, chef de bandes délaissés des siens, bloqué sans espoir de retraite, acculé par nos marins sortis de Bagdad, réduit à vaincre ou à mourir, ne tira pas un coup de fusil; déshonorant jusqu'au bout la cause qu'il invoquait, il demanda grâce. Le soir même, les poches encore pleines du larcin dont sa reddition sauvait le fruit, il fut amnistié et élevé par le général Mejia au

(1) Les Américains du sud avaient mis à prix la tête de Cortina, qui avait lâchement assassiné quelques mois auparavant un de leurs compatriotes, le secrétaire de Vidauri, gouverneur du Nuevo-Leon.

grade de général de division de l'empire avec un commandement actif dans Matamoros, dépouillé par ses mains. En vérité, c'était plus que de l'aveuglement. Aussi cinq mois après, au mois de mars 1865, le nouveau général de division, après avoir embauché une partie des troupes restées jusqu'alors fidèles à leur chef Mejia, se prononçait-il de nouveau pour Juarès! A cette heure, il tient encore la campagne. Il faut ajouter, à l'honneur de la marine française, que la capitaine de vaisseau Veron, sur le point d'enlever Matamoros à la tête de ses matelots, avait refusé de traiter avec Cortina et avait exigé qu'il se rendit à discrétion, comme un simple brigand.

Dans la nuit qui suivit l'arrivée de cette nouvelle, nous arrêtâmes un émissaire de Cortina porteur de lettres déjà timbrées de son nouveau quartier général et adressées au chef de guérillas Palacios, qui errait encore dans les bois. Par ordre de Cortina, le *vaquero*, qui ne savait ni lire ni écrire, J. Palacios, était promu au commandement militaire de San-Fernando et du district. Tout cela était vraiment scandaleux. Le choix du nouveau commandant de San-Fernando était d'autant plus funeste que cette petite ville est un point militaire d'une grande importance, reliée à la mer, distante seulement de douze lieues, par le Rio-Tigre, qui

coule à ses pieds ; c'est en même temps un point central d'où l'on peut rayonner sur toutes les terres chaudes du Tamaulipas.

Quoi qu'il en soit, le 3 octobre 1864, le Tamaulipas semblait, sinon rallié, du moins soumis. Toute résistance ouverte avait disparu ; il ne restait plus que des coupeurs de routes, ne pouvant plus invoquer le titre de libéraux.

### III

Après la chute de Matamoros, le général Mejia fut nommé commandant militaire de trois États : (le Cohahuila, le Nuevo-Leon et le Tamaulipas pour le district nord de Matamoros), par conséquent de toute la frontière voisine des États-Unis. Le colonel Du Pin était chargé de pacifier et d'organiser les districts sud et centre du Tamaulipas, Tampico et Vittoria, que limite le Rio-Tigre. San-Fernando relevait directement de l'autorité mexicaine. La contre-guérilla reprit donc le fusil et se prépara à remonter vers Vittoria ; son rôle isolé de partisans allait recommencer. Les difficultés du départ furent excessives. La contre-guérilla ramenait avec elle, pour l'armement de Vittoria, sept pièces de canon,

dont deux très-lourdes et sans affûts, et un parc de munitions. Il fallut se procurer des attelages, des chariots et des conducteurs. Grâce au colonel de Perald, à qui restait confiée la garde provisoire de San-Fernando, puisque sa troupe appartenait à ce ressort militaire, les habitants mirent en réquisition tous leurs moyens de locomotion, rares encore, car une partie de la population avait fui à notre approche. San-Fernando est une jolie ville de quinze cents âmes en temps ordinaire ; c'est déjà, comme Matamoros, une ville plutôt américaine que mexicaine. Presque tous les propriétaires des *tiendas* sont originaires du Texas ou étrangers. Des caravanes chargées de cuirs et de cotons, se dirigeant vers la frontière, viennent de temps à autre y ranimer le commerce. Une vaste église, abandonnée du culte, sert de caserne, car tous les curés ont, depuis la guerre civile, émigré du Tamaulipas. San-Fernando, qui avait toujours accepté avec peine l'idée de relever de Mexico, goûta peu le programme français, tout en rendant d'ailleurs hommage à nos idées de justice.

Le 3 octobre au matin, la contre-guérilla descendait la rampe de San-Fernando au Rio-Tigre. Deux attelages de huit mules et trois de dix bœufs traînaient les pièces. Les deux gros canons de bronze sans affûts devaient suivre plus tard, dès